

ÉCRITS MARIVERAINS 2023



Page couverture, Œuvre de **Catherine Bédard** :

« Fleuve St-Laurent »

Proclamée **« Prix du jury »**
lors de l'exposition collective "Perceptions 2022"

ISBN-978-2-9810768-5-4

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	2
IDENTITÉ	3
UNE MAILLE À L'ENVERS, UNE MAILLE À L'ENDROIT	10
UNE OMBRE SOUS LE PONT.....	12
BOULEVERSEMENTS INATTENDUS.....	15
UNE JOURNÉE VRAIMENT COLLANTE	17
AVANT QUE TOUT CHAVIRE.....	21
L'ÉTOILE.....	25

INTRODUCTION

C'est en 2003, qu'un comité d'animation des Journées de la culture a eu l'idée d'offrir aux auteurs mariverains l'opportunité de diffuser leurs écrits dans un recueil gratuitement distribué à la population. Depuis, à chaque année, cette belle initiative se poursuit fidèlement, permettant ainsi à la Ville de Sainte-Marie de vous faire découvrir ses auteurs aux talents multiples.

Vous pouvez relire toutes les éditions des Écrits mariverains
sur le site web municipal:

<https://www.sainte-marie.ca/loisirs-culture/ecrits-mariverains/>

Merci aux auteurs participants et bonne lecture!

Line Gagnon

Agente culturelle, Ville de Sainte-Marie

IDENTITÉ

Bonjour, je sais, c'est curieux commencer un texte par bonjour, mais je suis tellement excité, tellement bouleversé et tellement désorganisé tout à la fois que ceci explique en partie cela. Ce qui m'arrive est incroyable, je veux vous en faire part, je veux vous le raconter. Ce n'est pas facile, tout se superpose, tout s'emmêle, je passe de l'euphorie au doute, de l'émerveillement à l'incrédulité. Percée unique dans l'histoire de l'humanité ou supercherie canonique? Qui peut dire? Bref, je commence par le début, enfin j'essaie...

Il y a environ un mois, le jour de mon 84^e anniversaire de naissance, mon téléphone s'active encore une fois. Je me dis que ce sont d'autres souhaits d'anniversaire qui entrent. Quand je viens pour en prendre connaissance, il se passe quelque chose d'anormal. Mon écran n'est pas de la couleur habituelle, il y a une icône au centre que je n'ai jamais vu. Je reconnais le nom de Sophie, ma petite-fille qui doit bien être rendue à 22 ou 23 ans. J'appuie sur l'icône bizarre. Et là, Sophie apparaît en hologramme devant moi. Auréolée d'une belle aura bleutée, elle est radieuse.

-Bonne fête Papi!

-C'est gentil de t'être souvenue de mon anniversaire.

-Je n'ai aucun mérite, je l'ai rentrée dans mes dates importantes, mon téléphone a fait le reste.

-Qu'est-ce que tu fais de bon?

-Je travaille sur un projet expérimental, c'est hot tu n'as pas idée. En fait, j'aurais quelque chose à te proposer, si jamais ça pouvait t'intéresser.

-Dans le cadre de ton travail pour ta boîte de génie informatique?

-Oui.

-Dit toujours.

-En fait, j'aurais besoin que tu m'autorises à avoir accès à toutes tes données personnelles.

-Oh! Pour en faire quoi?

-Dans un premier temps, tu sais que j'ai développé des choses un peu spéciales avec l'intelligence artificielle. Là, j'en suis à reconstruire les paramètres de vie d'une personne, de remplir les blancs et de proposer des extrapolations logiques à partir d'un certain seuil.

-Tu m'as perdu dès le début de ta phrase.

-On a dépassé depuis longtemps les algorithmes des années 2020, papi. On est rendu tellement plus loin.

-Écoute, Sophie, je ne comprends pas tout, mais je te fais entièrement confiance. Si tu as besoin de mes données pour poursuivre ta recherche, pas de problème, je vais t'aider.

-Tu ne seras pas déçu papi si ça fonctionne comme je l'espère!

Dans la vie, parfois on prend un chemin comme ça, sans en comprendre vraiment les conséquences. Ça m'est arrivé à plusieurs reprises de me retrouver devant une croisée de chemin et d'avoir opté pour un côté plutôt qu'un autre, en me fiant soit à mon intuition, soit à mes liens affectifs pour une personne. Je n'ai jamais regretté mes choix, je les ai assumés, j'y ai trouvé du bonheur. Mais cette fois-ci, c'était quand même assez gros, d'une certaine façon.

Sophie m'a dit qu'elle viendrait me voir le lendemain. Je lui ai dit que sa visite me ferait plaisir. À 84 ans, recevoir une visite en présentiel, c'est tellement rare!

Le lendemain, Sophie arrive dans sa petite décapotable tout électrique. Je la guettais par la fenêtre... J'habite toujours la même maison, même si je suis veuf depuis bientôt cinq ans.

-Salut, papi, tu as l'air en forme.

-Pas pire. Mais toi tu as l'air resplendissante. Fais-tu encore du yoga?

-Tous les matins.

-Mamie serait fière de toi.

-Je m'en ennuie de mamie, sa présence, ses histoires, ses gâteries, son pain, ses dessins...

-Moi aussi, je ne sais pas ce que je donnerais pour les retrouver.

La conversation quitta rapidement les sujets trop émotifs pour revenir à l'objet de notre rencontre. Sophie m'expliqua que mes renseignements personnels seraient totalement protégés dans le cadre de son projet de recherche. Quand je lui ai demandé si c'était subventionné par le gouvernement, elle n'a pas pu retenir un éclat de rire. « Papi, ma compagnie est cotée en bourse, je dispose d'un capital qui se compte en milliards. » Tout à coup j'ai réalisé que j'étais un peu déphasé. Normal, depuis que je suis veuf, j'ai pris un coup de vieux. Je suis un peu moins connecté à la réalité de mon entourage.

Toujours est-il que Sophie m'a demandé une copie de mon empreinte de pouce, un *close up* de mon iris, deux ou trois vieux mots de passe que je traîne depuis un bon 10 ans. Ce n'est pas tout, elle m'a demandé un cheveu. Quand je lui ai demandé pourquoi, elle m'a simplement répondu : pour ton ADN, comme si c'était une évidence. J'ai ouvert les yeux grands. Puis c'est devenu plus intrigant, elle m'a demandé si j'avais encore un cheveu de ma femme, sa grand-mère. J'avais une mèche de ses cheveux blonds, quand elle avait 6 ans. Sophie m'a assuré que ça ferait l'affaire. Puis elle m'a demandé si j'avais des photos d'avant l'ère numérique. « J'en ai des caisses » que je lui répondis. Elle était contente. On est descendu au sous-sol. On a sorti des vieilles boîtes de carton avec des piles de négatifs et de bobines de film 8mm. Sophie était ravie, je ne savais pas vraiment quoi penser. Quand je lui ai demandé comment elle ferait pour identifier les personnes qui se trouvaient sur les négatifs, elle m'a tout simplement répondu : reconnaissance faciale. Sophie est repartie avec trois caisses de documents. Des enregistrements réalisés sur un vieux magnétophone Panasonic, les carnets de dessin de mamie, des albums de toutes sortes. Je lui ai remis l'ancien téléphone et la tablette graphique de mamie ainsi que son ordinateur que je n'avais pas rouvert depuis son départ.

Sophie m'a assuré qu'elle me rapporterait tout ce fourbi une fois les documents numérisés. Je me suis dit que ça lui prendrait des mois, si jamais elle y parvenait.

La fin de semaine suivante, elle se pointait le nez de nouveau à la maison, tout sourire. Elle me remit tous les documents empruntés. Elle me parla des photos qu'elle avait trouvées. À ma grande surprise, elle les avait vraiment regardées. Elle me dit qu'elle avait particulièrement apprécié notre interprétation de la chanson *The sound of silence*. Nous avons enregistré ça vingt-cinq ans plus tôt. Sophie me demanda si elle pouvait avoir accès aux documents de mon ordinateur. J'étais plus réticent, j'ai des centaines de textes, des histoires commencées, pas finies, des notes, de la correspondance, des réflexions. Quand je lui demandai pourquoi. Elle me répondit ceci.

-Je ne les lirai pas. C'est l'intelligence artificielle qui en a besoin pour terminer le travail.

-Terminer le travail?

-Oui, je suis presque parvenue à cerner ta personne. J'en suis à 94%, il nous manque quelque chose, on ne sait pas quoi, on pense le trouver dans tes textes.

-Qui ça on?

-Moi et les membres de mon équipe. Papi, sois assuré que nous sommes tout ce qu'il y a de plus respectueux.

-De toute façon, je n'ai rien à cacher. Je me retrouverai bientôt à livre ouvert devant mon créateur...

-Sois pas trop pressé papi, il s'en vient un bout super intéressant de ta vie!

-Tu m'intrigues, Sophie.

-Fais-moi confiance. Le portrait est tellement beau.

Le portrait? De quoi parlait-elle? Elle me demanda si j'accepterais de me déplacer jusqu'à leurs laboratoires dans une quinzaine de jours. Elle m'a assuré qu'elle m'enverrait une auto pour me prendre. Je l'assurai de ma collaboration.

Le jour venu, une auto se présenta à ma porte à neuf heures précises. J'aime la ponctualité. Mais il n'y avait pas de conducteur. Je pris place à l'arrière. La voiture me souhaita la bienvenue, elle me dit que le trajet devrait prendre 1 heure 19 minutes, avant de me détendre. Elle me proposa des vidéos rarissimes des Beatles, une projection d'un film de Belmondo que nous avons adoré, Hélène et moi, et que je n'avais pas revu depuis une éternité. Nous avons pris la direction des Cantons de l'Est. L'auto était silencieuse, franchement c'était agréable. Le trajet me parut très court. Une fois arrivée, Sophie vint m'accueillir. Elle m'amena dans son laboratoire. Sur place elle me présenta Oleg et Katrine, ses plus proches collaborateurs. Ensuite, toute souriante, elle me dit : nous avons réussi.

Mon visage devait avoir l'air d'un point d'interrogation géant.

Elle me dit qu'ils avaient atteint un score de 99,7%, que c'était exceptionnel, qu'ils en étaient très heureux. Je souris, pour la forme. Sophie passa la parole à Katrine.

-Monsieur Beudet, à partir des autorisations que vous nous avez accordées, à partir de vos données biométriques, à partir de vos écrits, à partir de vos dossiers médicaux, de vos relevés de carte de crédit, de vos historiques de recherches sur Internet, de votre chronologie, de vos conversations, de vos courriels, de vos anciennes photos, bref à partir de tout le data que vous nous avez fourni, nous avons été à même de vous synthétiser.

-Quoi?

-Oui, nous vous avons recréé en virtuel.

-Quoi?

-Oui, nous sommes capables de penser comme vous, de jouer de la guitare comme vous, de ressentir les choses comme vous, d'écrire comme vous.

-À quoi ça sert?

-Vous allez voir. D'abord, regardez ceci, me dit-elle en pointant un espace noir dans le labo.

Un hologramme apparut. C'était moi à un an, je jouais à quatre pattes par terre avec ma petite auto préférée. Puis je grandissais, j'avais six ans, mon sac d'école sur le dos, puis douze ans, je jouais au hockey, puis ma première guitare, les cheveux m'allongeaient, je conduisais ma première auto, je me mariaais, j'avais des enfants, je voyageais. Le plus drôle, c'est que les hologrammes changeaient exactement au rythme de ma pensée. Incroyable, me dis-je, ils ont fait un montage qui me représente tellement bien.

-Ça fonctionne, dit Sophie.

-Qu'est-ce qui fonctionne, demandai-je? L'hologramme disparaissant.

-C'est toi qui contrôles le défilement des images de ta vie.

-Quoi?

-Nous, on a mis tout le data, c'est toi qui puises dedans et qui choisis ce que tu veux projeter.

-Impossible!

-C'est pourtant le cas. Tu pourrais penser à un souvenir triste ou malheureux?

-Je n'aime pas les souvenirs malheureux.

-Juste pour voir. Un accident, une rupture, ou simplement une panne d'essence.

Instantanément, je me vis sur l'autoroute avec ma vieille VW orange 1974 en panne. Toutes les autos qui passaient étaient d'époque. J'avais une moustache, les cheveux châtons.

- Comment est-ce possible. Il n'y avait pas de caméra pour me filmer.

- L'intelligence artificielle remplit les blancs à partir de données solides.

- Ce que Katrine veut dire, c'est qu'on a des photos de toi à toutes les époques, on a des données sur les autos que tu as possédées, on a des images des routes, des personnes, des modes de toutes les époques où tu as vécu. Dans tes notes, tu parles à quelque part d'une panne que tu as eue sur l'autoroute, à telle date. On a juste connecté tous les faits, l'intelligence artificielle a complété le reste.

-Absolument incroyable.

-Ce n'est pas tout. Regarde ceci.

Sur un écran qui faisait un mur et que je n'avais pas remarqué, croyant qu'il s'agissait d'un simple mur, apparurent moi et ma bien-aimée devant une foule digne du Festival d'été de Québec, en train d'interpréter une des petites chansons que nous aimions jouer ensemble. La foule semblait apprécier. La musique était bonne, il y avait plusieurs musiciens qui nous accompagnaient. Ma bien-aimée était tellement belle, tellement vivante, tellement présente. Je ne pus contenir mes larmes.

-Là, tu m'as eu. Comment est-ce possible?

-On peut, à partir de ce que vous êtes ou avez été, vous faire vivre des événements fictifs.

-J'ai accès à ça, comment?

-On a préparé quelques montages, question de se faire la main. Il y a la pêche au saumon avec votre père, la partie de scrabble avec votre mère... Vous pouvez les consulter, mais vous pouvez faire beaucoup plus.

-Comme quoi?

-Intervenir en temps réel avec des personnes qui ne sont plus.

-Non. Pas vrai.

-Tout à fait vraies, elles agiront comme elles l'auraient fait pourvu qu'on ait pu capter plus de 99% de leur identité. On a réussi pour votre épouse en passant.

-Je pourrais converser avec elle?

-Oui, avec son image numérique. Image qui est conforme à au moins 99% de ce qu'elle était.

-Regardez ceci.

Sur l'écran je nous revis, Hélène et moi, attablés dans un restaurant au Chili. Le décor était parfait, la musique ambiante, tout y était. Même le menu.

-Comment avez-vous fait pour le menu?

-Facile, vous avez payé avec une carte de crédit qui fait référence à une facture sur laquelle le menu apparaissait.

-Maintenant action.

Hélène me parle de la journée, de ses impressions, c'est plus vrai que vrai. C'est elle. Je lui réponds dans ma tête. Mes paroles sont entendues à travers les haut-parleurs de l'écran. Nous tenons une conversation.

-Comment est-ce possible?

-Ça fonctionne un peu comme les anciens Bluetooth. On capte les ondes de votre cerveau et on les intègre dans le canevas qui correspond à l'essence même de qui vous êtes. L'intelligence artificielle fait les arrimages nécessaires.

Je fondis en larmes à nouveau. Je demandai d'un geste de la main à ce qu'on me laisse seul. Ce que Sophie et son équipe comprirent tout de suite.

J'en suis là. Tout remué. Je ne sais plus quoi penser. Qui suis-je si un algorithme peut penser à ma place. La vie éternelle tiendrait-elle dans la programmation d'une super mémoire? L'amour d'une vie peut-elle se copier-coller ainsi à nous méprendre.

Je n'ai pas de réponse pour l'instant. Le choc est trop grand. J'ai besoin de temps pour l'absorber.

Le lendemain, une fois revenu à la maison, j'étais exténué. J'ai pris un bain. Je me suis allongé dans mon lit et là, à la frontière entre l'éveil et le rêve, j'ai revu Hélène dans ma tête qui me disait, «T'en fais pas trop, profite-en tout simplement, de toutes façons je t'attends là-haut. Je t'aime encore autant. » J'ai fini par m'endormir, partiellement rassuré.

Raymond Beaudet

UNE MAILLE À L'ENVERS, UNE MAILLE À L'ENDROIT

Mes mains tremblotantes empoignent les broches à tricoter. Délicatement autour d'elles, j'enroule le brin de laine pour faire une boucle, une maille à l'envers, une maille à l'endroit. Par-derrrière pour l'endroit, par devant pour l'envers. Et si c'était le contraire. Pourquoi cette soudaine confusion alors qu'il me suffisait de prendre les broches, le brin de laine et que le mécanisme s'enclenchait tout seul. Que les boucles valsaient sur les broches sans arrière-pensée avec une maille à l'envers, une maille à l'endroit, une maille à...

J'ai beau regarder mes mains, ces mains qui ne semblent plus m'appartenir, tiennent les broches et ignorent leur utilité. Ces mains aux doigts tout croches, déformées par l'usure du temps, je ne les reconnais plus.

Qu'est-il donc arrivé à ces petites mains aux longs doigts fins, ces menottes qui séparaient les brins de laine emmêlés sans s'embêter d'un procédé, sans réfléchir, sous le regard impressionné de ma mère qui reprenait la cadence avec ces nouvelles pelotes, une maille à l'envers, une maille à l'endroit, une maille à...

Ces mains sans grande force, qui ont remué la terre, le ciel, telles une mère. Ces mains dont j'ai trop mis de côté la serviabilité, la précieuse complicité. Ces mains qui en ont réchauffé des plus petites, des plus vieilles, pour réactiver de magnifiques sourires, en détricotant des mailles à l'envers pour les remettre à l'endroit.

Ces mains, qui ont salué la vie, ont chaviré mon cœur à l'envers avec leurs signes d'aurevoir et d'adieu.

Ce sont aussi elles qui ont envoyé un nombre incalculable de baisers soufflés. Une maille à l'envers, une maille à l'endroit, une maille à...

Ces mains qui ont soutenu les premiers pas, initié le vélo après les petites roues.

Ces mains qui ont assuré l'équilibre, sont aujourd'hui déstabilisées par le mien, par ma concentration qui vacille, ma vue éblouie par tout ce qui scintille, projetant devant moi ce décor qui défile comme un tricot dont les mailles n'ont plus de sens. J'ai beau l'observer avec plus d'attention, je ne vois plus les mailles à l'envers ni celles à l'endroit.

J'ai doucement déposé cette trame de ma vie sur le temps.

Mes mains m'ont soutenue, elles ont placé une à une les pièces de ce casse-tête embrouillé. Elles ont repositionné la confiance sur le cadran de mon volant.

Elles ont improvisé de nouvelles créations pendant que se démêlaient les fils de mon passé et ceux de cet étrange présent. Et lentement les mailles sont revenues, à l'envers, à l'endroit, dans l'ordre et le désordre. Dessinant de nouveaux motifs. Des motifs dans lesquels il y a encore et toujours des mailles à l'envers et des mailles à l'endroit.

Et finalement, ce texte qui vient de se tisser sans mes mains, ces précieuses partenaires. Ce texte n'aurait pas pu fixer sur ces pages toutes ces mailles à l'envers et à l'endroit...

Guylène Couette

UNE OMBRE SOUS LE PONT

J'entends le bruit, qui me paraît infernal d'une auto qui vient de passer sur le pont. Le jour, cela serait passé inaperçu, au travers de tous les autres bruits. Mais, là, à 4 heures du matin, c'est tout autre.

Et, moi, je suis là, tapi chez moi, sous le pont, sans que personne ne sache que j'y vis, que je m'y sens en sécurité, que partout ailleurs que là, je me sens de trop, dans un monde qui ne me comprend pas et que je ne comprends pas. J'y suis bien ...quand il ne fait pas trop froid.

Non, je ne suis pas du monde, du moins pas dans ce qu'on nomme la normalité du monde. Je préfère vivre en retrait, caché, à mon rythme, sans que personne ne me dise quoi faire. Je voulais être libre...c'est pour ça que je suis où je suis. Je voulais être libre. Pas de patron, pas d'emploi, pas de femme, pas d'enfants, pas d'auto, pas d'argent, pas toujours de nourriture non plus, pas toujours de confort; mais à ça, on s'habitue.

Comment j'en suis arrivé là. Je ne sais trop. J'étais pourtant bien parti, il me semble. Je suis allé à l'école; j'y avais des amis. Je ne sais pas pourquoi, je me tenais toujours avec les faiseurs de trouble. On cherchait peut-être l'attention que nous n'avions pas dans nos familles. On aimait déranger pour être populaire, pour montrer que l'autorité ne nous faisait pas peur. On aimait se vanter d'être celui qui avait fait le pire des coups. Pour être adulé et pour se faire respecter par les autres.

Il y a pourtant eu quelques femmes que j'ai aimées, peut-être trop aimées; aimé à les étouffer de mon amour démesuré, toujours en manque. Alors, on m'a rejeté; une fois, deux fois, trois fois...je ne comprenais pas. Je ne savais pas qu'il y avait une limite à l'amour qu'on pouvait donner. Faut croire qu'aimer trop c'est mal aimer. Je ne le savais pas. À force d'être rejeté, je me suis dit que plus jamais on ne me rejetterait. Alors, je n'ai plus jamais donné à aucune femme l'occasion de le faire.

Vivre seul. Ce n'est pas un choix. C'est un adon. Et, pourquoi pas! Si ça n'avait été que ça. Pourquoi déjà ces réflexions ? Ah oui! Je me demandais ce qui m'avait amené à ce chez moi, dessous le pont, à cette vie un peu, beaucoup, marginale, que, finalement, je ne déteste pas non plus.

Je travaillais à l'usine. Pas de diplômes, donc pas de jobs de bureau. Je ne suis pas un manuel. J'ai toujours eu la tête dans les nuages. J'étais peut-être un artiste finalement, un artiste qui s'ignorait. Un jour (et je pense plusieurs fois), j'oubliais d'effectuer des manœuvres importantes qui pouvaient mettre la vie des autres et la mienne en danger. Mais ce n'était pas ma faute; la discipline, ça a jamais été mon fort. On m'a mis dehors. Je comprenais. Mais pas de jobs, pas d'argent ; pas d'argent, pas d'appartement. C'est une suite logique d'obligations du monde soi-disant normal. Plus le temps passait, plus je détestais ce moule dans lequel je ne voulais pas vivre.

Pour me sentir bien, je tentais de trouver de l'argent pour prendre ma bière, tranquille, seul, sous le pont. Là, j'étais bien. Invisible. Personne ne savait où j'étais; d'ailleurs qui aurait pu me chercher. Et, comme j'aime vivre la nuit, je passe, du moins pour l'instant, incognito.

Un camion vient de passer cette fois. Je réalise que je suis à mes rêveries depuis déjà un bout de temps. C'est humide ce matin. Le temps est un écho. La brume se lève sur la rivière. C'est souvent comme ça. Je reviens de ma tournée au village, à sonder les conteneurs des restos, pour mes repas de la journée. Je ne me promène pas sur les trottoirs pour être vu. Non! Je ne veux exister pour personne. Le plus de temps je resterai anonyme, mieux ce sera. Je longe la rivière. Je l'aime ma rivière. J'y ai des amis: les crapauds, les oiseaux, les couleuvres aussi. Ça sent bon; ça sent l'eau dans les foins. J'aime entendre le bruit de l'eau...entre les passages des autos. J'y prends de grandes marches la nuit durant.

Je ne suis pas malheureux. Je suis juste différent. Je suis marginal comme on dit. Ne faut juste pas trop en demander à la vie. Faut se contenter de ce qui est là, à prendre, à voir, à profiter. J'habite un grand appartement qui n'a pas de mur; que demander de mieux. J'ai même l'eau courante...celle de la rivière. Faut bien que je blague un peu si ...je n'ai pas besoin de l'électricité; la ville me la fournit quand j'en ai besoin, et j'en ai si peu besoin. Les étoiles me suffisent pour voir où je vais. Souvent, je les regarde et je me demande laquelle est ma bonne étoile; pour moi, elles semblent l'être toutes tellement je les trouve belles. Certaines brillent plus que d'autres; un peu comme moi, qui brille un peu moins que certains. Bof! Est-ce bien important. Qui me regarde? Personne ne me voit. Mais moi, j'aime regarder les étoiles; toutes les étoiles, les pâles, les éclatantes, les oubliées, les effacées, celles qu'on ne voit pas et qu'on devine.

J'aime ma vie quoiqu'on en pense...j'aime ma vie.

Tant que ...je trouverai un peu à manger.

Tant que ...l'hiver ne poussera pas l'audace à m'obliger de sortir de mon repère.

Tant que ...je n'aurai pas la malchance d'être malade ou de me blesser.

Tant que ...je n'aurai pas trop mal.

Tant que ...mon corps pourra se battre, se battre contre la maladie si jamais elle se pointait.

Tant que ...l'inconfort sera supportable

Tant que... la solitude et moi, on se supportera

*Tant que...peut-être qu'un jour, je voudrai avoir quelqu'un à parler, juste parler.
Peut-être un jour...quel jour...*

J'y pense...pas trop vite...pas trop souvent...mais j'y pense.

Un jour peut-être...quelqu'un à aimer.

Si quelqu'un peut vouloir de moi.

Vouloir être aimé ; aimer à nouveau.

Et... risquer à nouveau d'être encore blessé et rejeté.

Et... si ça recommençait.

Non!

La vie est une roue qui tourne, un éternel recommencement.

Alors, je fais quoi, moi?

Je vais y penser...tranquillement sous mon pont, chez moi.

Lise Galbert

BOULEVERSEMENTS INATTENDUS

La vague de feux de forêt inédite que nous avons connue en 2023, autant dans l'Ouest canadien, en Abitibi, au Lac-Saint-Jean, en Californie ou ailleurs dans le monde, m'a rappelé un événement que j'ai vécu alors que j'étais à la direction du service de communication de Québécois à Rimouski. À l'été 1991, un immense feu de forêt qu'on qualifiera de grand feu de Baie-Comeau est arrivé à un moment que plusieurs ne sont pas près d'oublier. Cet incendie, d'une superficie de 2000 kilomètres carrés, l'un des plus importants brasiers à survenir sur la Côte-Nord avait duré de la mi-juin à la mi-octobre.

À ce moment-là, mon travail m'amenait à m'impliquer dans différents organismes afin de confirmer la présence de l'entreprise dans la communauté. Dans cet esprit, je siégeais à la Commission scolaire de la Neigette depuis 1983 et en 1991, j'avais été mandaté pour participer à un comité de sélection de cinq membres en vue de trouver un remplaçant au directeur général qui prenait sa retraite. On devait évaluer quatre candidats que nous avons retenus après avoir analysé les nombreux dossiers soumis. Cet exercice qui s'est tenu le mercredi 26 juin devait durer une bonne partie de l'après-midi ; j'avais avisé mon épouse que je prévoyais toutefois être à la maison au moment habituel pour le souper. Mais les discussions s'étaient prolongées. Les entrevues individuelles, l'analyse des tests complémentaires et surtout, la comparaison de nos évaluations respectives en vue d'en arriver à un consensus avaient pris plus de temps que prévu. La recherche de la candidature idéale pour occuper la direction générale d'un organisme de l'ampleur de notre commission scolaire ne nous donnait pas droit à l'erreur. Pendant tout l'après-midi, nous avons travaillé consciencieusement, si bien que j'en étais arrivé momentanément à perdre la notion du temps.

À dix-huit heures, nous nous sentions épuisés moralement et avions hâte de sortir de l'édifice pour respirer enfin l'air frais du fleuve Saint-Laurent. Mais dès que j'eus mis le pied à l'extérieur, j'ai eu l'impression de pénétrer dans un monde irréel, une sorte de troisième dimension. Le ciel était rouge et malgré la largeur du fleuve qui est de plus de 30 kilomètres en face de Rimouski, on sentait une forte odeur de fumée qui émanait de la Côte-Nord. J'avais le sentiment de vivre un moment d'apocalypse insécurisant. Je fus heureux de rentrer à la maison et pouvoir bénéficier du confort de mon foyer en ayant une pensée pour les gens de la ville d'en face, menacés par les feux de forêt en forte progression.

Levé tôt le lendemain, je m'empressai de lire les manchettes du journal *Le Soleil* qui donnaient les derniers développements au sujet des feux. Déclenché de façon accidentelle pendant des opérations forestières au nord de Pessamit, le feu, alimenté par la foudre, avait donné naissance à plusieurs brasiers au nord de Baie-Comeau, dont deux avaient pris de l'ampleur et menaçaient de plus en plus. Depuis quelques jours, il tombait des cendres quotidiennement sur la ville. L'épaisse fumée créée par l'incendie donnait au ciel de Baie-Comeau une couleur orangée. Cette journée du 26 juin fut marquante. Vers 14 h, il faisait noir dans la ville, tellement la fumée était dense, ce qui a créé un sentiment de panique chez plusieurs citoyens. On se préparait à faire évacuer de façon préventive les citoyens des villages.

Prolongeant la lecture de mon quotidien, je suis tombé sur un article traitant de remises de bourses dans le cadre d'une activité culturelle à Rivière-du-Loup. Pendant un moment, je suis resté estomaqué. J'étais censé être là, moi. Je devais remettre le chèque attribué par Québéctel dans l'une des catégories mentionnées. Non, je ne rêvais pas. Je réalisai que les événements de la veille avaient perturbé mon horaire et j'avais oublié ce rendez-vous prévu à mon agenda. J'étais frustré d'avoir manqué à mon engagement, mais je fus soulagé plus tard d'apprendre que Claude Lucas, un vice-président de Québéctel assistait à l'événement, car sa fille était en nomination. C'est lui qui a remis le prix.

Quelques mois plus tard, j'ai dû me rendre à Baie-Comeau pour rencontrer des gestionnaires. Je me demandais comment se sentaient les citoyens qui avaient vécu cette période difficile. J'eus ma réponse au moment du dîner dans un restaurant du centre-ville, lorsque la serveuse vint prendre notre commande avec un large sourire. Elle portait un T-shirt blanc sur lequel c'était inscrit : « On brûle d'envie de vous servir ». J'ai alors compris que la nature humaine est forte et, quelles que soient les catastrophes auxquelles on doit faire face, quand les gens se relèvent les manches et travaillent positivement dans un esprit de collaboration, ils finissent par passer à travers toutes les épreuves.

Jean-Marc Labbé

UNE JOURNÉE VRAIMENT COLLANTE

Ça s'annonçait pour être une belle journée d'été. Le fleuve était calme et l'eau qui venait remplir l'embouchure de la rivière à marée haute semblait s'être endormie entre les deux escarpements qui longeaient notre terrain et celui des Castonguay. Déjà le thermomètre frôlait les 90 degrés Fahrenheit. Pas une feuille ne bougeait dans les arbres.

Papa était allé piquer une jasette avec M. Gaulin, habitude qu'il avait prise lorsqu'il s'apercevait que ce cultivateur voisin était descendu au pied de la côte. Il revint plus rapidement cette fois-ci. En entrant dans le chalet, il se passa le revers de la main sur le front et dit :

-Pour moi, ça va être une journée collante. On est mieux de se tenir à l'ombre.

Sortant à peine de l'adolescence, j'appréciais beaucoup les étés passés au chalet, près de la rivière Maheu, à l'île d'Orléans. Contrairement aux résidents de la ville dont les maisons cordées et les entrées asphaltées offraient peu de fraîcheur lors des journées de canicule, à l'île, la proximité du fleuve, les champs voisins, la verdure et les arbres souvent agrémentés d'une brise légère nous permettaient de respirer un air sain et revivifiant. Mais nous vivions en cette fin des années 60 une journée très chaude et humide, difficile à supporter.

À tour de rôle, durant l'après-midi, on passait du hamac installé entre deux arbres, à la balançoire ou à l'une des chaises longues que l'on pouvait déplacer, à la recherche d'un endroit ombragé offrant davantage de fraîcheur.

-Ce serait bon, dit Louise, une bonne crème glacée molle.

Cette mention me rappela les merveilleux moments qu'on passait à déguster un bon cornet acheté au bar glacé du chemin de la Canardière ; cet événement se répétait souvent lors de nos allers-retours pour se rendre au chalet les fins de semaine en dehors de la saison estivale. Mais dès la fête de la St-Jean-Baptiste, on déménageait à l'île et c'en était fini pour l'été, de la crème glacée molle. Chez le dépanneur Gosselin et aux restaurants du village, on devait se contenter de crème glacée dure.

-J'ai entendu dire qu'au casse-croûte de Saint-Laurent, ils ont commencé à vendre de la molle, dit Maurice, mon frère aîné.

Papa qui avait entendu ces bribes de conversation dit à ce dernier :

-Prends la commande ; je vous paie la traite.

Aussitôt les yeux de Louise s'arrondirent. Une bonne crème glacée molle, ce serait appétissant et rafraîchissant pour la langue et le palais.

-Moi je veux un cornet moyen à 10 cents, précisa ma sœur.

-Pour moi, ce sera un petit à 5 cents, dit Roger.

-Moi j'en prendrais un gros à 15 cents, ajouta Pierre.

Maurice faisait le compte. Pour Roger, un à 5 cents, Pierre 15 cents, Louise 10 cents, un autre à 10 cents pour Luc. Nicole ? Jean-Marc ? Les autres ?

Voyant que les choses se compliquaient, papa décida que ce seraient des formats à 15 cents pour tout le monde.

Constatant qu'il faudrait rapporter un total de 10 cornets, je me proposai comme accompagnateur. Notre jeune neveu Luc, fils de Maurice, tenait formellement à être du voyage.

Le trajet d'environ 6,5 km vers le village ne dura que quelques minutes. Nous roulions à bonne vitesse, les fenêtres ouvertes. La pensée de déguster dans quelques instants ma collation préférée me faisait saliver. Je voyais à l'avance l'air réjoui de mes frères et sœurs lorsqu'on leur ramènerait les cornets tant attendus.

Une fois au casse-croûte, il fallut attendre quelque peu, le temps que les commandes des hot-dogs, hamburgers et frites des clients nous précédant soient livrées. Puis, j'entendis le bourdonnement de la machine distributrice qui étalait les rangées de crème glacée en spirale sur chacun des cornets.

-Hum ! Ça va être bon, dis-je à Maurice, lorsqu'il me remit l'assiette de carton trouée retenant 5 cornets.

Il présenta un contenant semblable à son fils qui avait pris place sur le siège avant. Aussitôt, la Chevrolet Impala décolla en direction du chalet.

Assis à gauche à l'arrière, je contemplais les cinq cornets convoités, identiques, sauf pour le petit pignon supérieur qui penchait ou s'étirait plus ou moins selon le dernier mouvement effectué par la serveuse.

Étant donné la circulation plus dense dans le village et les difficultés de dépassement sur cette route sinueuse, Maurice devait suivre la file des autos nous précédant. Vu la lenteur de la circulation, je me mis à anticiper les effets de la chaleur qui envahissait le véhicule¹. Je n'eus pas à attendre longtemps pour constater que la crème glacée fondait plus vite qu'à l'habitude.

-Ça coule, dit Luc, l'air décontenancé.

-Ne salissez pas les sièges, rouspéta Maurice, en tentant de doubler une auto à chaque fois que la situation routière le permettait.

Constatant que les cornets s'affaissaient rapidement, mais ne voulant pas énerver mon frère davantage, je retins momentanément mes commentaires. Toutefois, réalisant que l'ampleur des dégâts augmentait, je me risquai.

-Va plus vite Maurice, moi aussi ça coule.

Aussitôt, je sentis une accélération du véhicule et une pression accentuée de l'air au travers de ma fenêtre ouverte. Oubliant momentanément le degré de température existant, j'approchai mon plateau cartonné vers l'extérieur en espérant que l'effet du vent retarderait le ramollissement de la crème glacée. Les lois de la physique me rappelèrent rapidement mes faiblesses en cette matière et, bien que j'aie vite ramené les cornets à l'intérieur, ce fut trop peu, trop tard. Les cinq beaux cornets, que je transportais telle une œuvre d'art il y a quelques instants, s'étaient transformés en cinq rouleaux de pâte gaufree ramollis dont la crème glacée débordait. Pendant les derniers moments de la course, mes efforts se concentraient sur les coulisses blanches qui envahissaient l'assiette que je tenais bien haut, afin d'éviter qu'une partie de son contenu ne se retrouve sur les sièges du véhicule. Malgré mes précautions, le liquide laiteux, tel un serpent gluant, réussit à se faufiler et s'épandre en un léger filet collant entre mes doigts et sur mes avant-bras.

¹ Dans les années 60, il était rare de voir une automobile équipée d'un système de climatisation.

Dès notre arrivée au chalet, j'anticipai la déception de mes frères et sœurs qui constateraient les résultats mitigés de notre démarche. Mais les lamentations de mon neveu à l'air découragé qui répétait sans cesse *Ça coule...ça coule...* nous préparèrent le terrain. Bien que déçus, chacun de ceux-ci récupéra un cornet, du moins ce qu'il en restait et tenta de lécher du mieux qu'il pouvait la crème glacée fondue qui était demeurée au fond de godets devenus spongieux.

Quant à moi je m'empressai de m'essuyer les mains et les bras, ce qui me permit de conclure que papa avait raison. Cette journée fut réellement l'une des plus collantes de l'été.

Jean-Marc Labbé

AVANT QUE TOUT CHAVIRE

Le soleil se lève tous les matins, c'est un nouveau jour qui s'annonce avec plein de promesses, ainsi la vie se déroule au quotidien sans trop se préoccuper de l'avenir, toute simple, calme et sereine. Chacun vit sans trop s'inquiéter de ce qui peut nous arriver ainsi qu'à notre famille. Chacun de nous avons nos inquiétudes, dans nos loisirs, nos priorités et surtout dans nos valeurs et dans nos vies respectives.

Me raconter est toujours un exercice sans prétention. Vous traverserez avec moi, le mur de l'image que je me suis créée. Vous allez découvrir une femme au parcours peu banal, chargé de drames et de passions. Voici ma vie sans fard, sans tricherie. Le désir de dire les choses dans l'ordre, comme seule le permet l'écriture, avec les émotions qui remontent à la surface, avec mon audace et ma grande détermination de réussir ce que j'entreprends, pour être mieux dans mon corps, dans mon cœur et dans mon esprit.

Je suis une femme sincère, une combattante et rebelle en même temps, tendre et à fleur de peau. Après toutes ces années à me battre pour me faire une vie remplie de satisfactions, du devoir accompli, avec mes combats de la vie de tous les jours. Peu de personnes osent écrire ce qu'elles vivent, de leurs difficultés d'acceptation et de la maladie. Pour ma part, cela me permet d'évoluer dans la douleur de la perte d'un être cher à mon cœur. Peu importe que ce soit mon aînée ou une de mes autres filles, je crois que je vivrais les mêmes émotions, à différents degrés, car elles sont très différentes.

En accompagnant les personnes malades avec le Groupe Jonathan, j'ai constaté que certaines personnes se complaisent parfois dans leur peine. Je leur suggère d'écrire sur leur deuil et leur chagrin. On trouve un certain réconfort à les exprimer sur papier. Après quelques mois, lorsqu'on relit ce qu'on a écrit, on peut constater qu'on n'est plus au même point.

Nous avons tous plusieurs façons de voir la vie, et elle se charge de nous changer et de nous réserver des surprises. Chaque histoire est différente pour chaque personne.

Voici une partie de ma vie avec mes mots, mes émotions, mes inquiétudes. Au printemps 2021, ma fille était toujours fatiguée, et ce, depuis plusieurs mois. Elle avait beau se reposer, la fatigue était présente de plus en plus. Après avoir consulté son médecin et passé des examens, la nouvelle est tombée : elle est atteinte d'un cancer de l'utérus à 58 ans...

Après quelques années de mariage, elle a fait grandir la famille de deux beaux garçons. Mes trois filles ont eu des enfants, ce qui m'a donné six arrière-petits-enfants que j'aime de tout mon cœur. Voyons donc, les médecins vont l'aider à surmonter sa fatigue! Les choses finiront par rentrer dans l'ordre...ça va s'arranger...J'étais sans mot, lorsque j'ai appris que ma fille était en phase 4. Je tentais de demeurer calme malgré tout. J'étais anxieuse pour l'avenir, comment vivre avec cette période d'incertitude. Je n'ai aucun pouvoir.

Pour ma fille, cela a dû être très difficile d'entendre la nouvelle. Elle était sûrement en état de choc. Combien de temps me reste-t-il? Il me faudra décanter la nouvelle de sa maladie, cela a déclenché en moi beaucoup d'émotions. Pourquoi elle? Je suis désespérée, est-ce imminent? Ou pas? Quand je suis avec elle, ce sont les meilleurs moments, je les apprécie au maximum.

Quand j'ai appris que ma fille était en phase 4. J'étais dévastée, incrédule. Le médecin s'est peut-être trompé... Les premiers mois furent très difficiles pour moi, j'ai beaucoup pleuré et encore pleuré, même la nuit en dormant, je me réveillais en pleurant. J'ai essayé de me raisonner : elle est encore avec nous! Malgré sa maladie elle est toujours présente, nous sommes à l'automne 2021. Je me dis : elle va bien malgré les problèmes de santé et la douleur. J'aimerais être capable d'accompagner ma fille comme j'ai accompagné son père. Je me dois d'en parler avec elle! J'aimerais la soutenir dans l'écoute, dans ses peurs, ses peines de quitter sa famille, ses enfants et ses petits-enfants. Seulement être présente, en silence, être près d'elle et de sa famille. J'ai beaucoup de peine de savoir que je vais la perdre un jour, cela aurait dû être moi, car ma vie je l'ai vécue. Je suis d'un certain âge, cela serait plus normal, elle est encore jeune, elle a tant d'amour à donner et à recevoir!

La période de la Covid elle a été assez difficile à vivre pour tout le monde. Toujours faire attention à notre santé et à celle des autres. Comme ma fille et bien d'autres qui luttent contre un cancer.

Les médecins de l'hôpital lui ont offert de suivre des traitements de radiothérapie pour diminuer la masse qui était de 11,2cm au début, après quelques semaines de traitements, la masse était 1,2cm. Par la suite, ce fut la dialyse aux trois semaines, pendant plusieurs mois. Le temps s'écoule, une autre douleur insupportable survient, son mari la conduit à nouveau à l'hôpital. Après examens, ce sont ses reins qui sont défectueux. Le médecin traitant lui offre de l'opérer et lui explique que s'il ne l'opère pas, elle n'en a que pour trois à cinq jours. Comme elle ne voulait pas quitter sa famille, elle a accepté l'opération. Ils lui ont installé deux sacs pour ses reins, en pleine nuit.

La vie est étrange, car elle nous remplit de beaux souvenirs! De quoi sera fait demain? On ne devrait pas chercher le bonheur, car il est là où on est. Nicole Boileau : nous dit que tout passe dans la vie.

Elle va me manquer beaucoup, je sais qu'elle va veiller sur notre famille. Depuis quelques jours je suis triste, presque morte de l'intérieur. Mon cœur flotte dans l'eau, je crains vraiment cette douleur de la perdre. Combien de temps lui restait-il? Le médecin de l'hôpital lui a offert de prendre des traitements de radiothérapie pour diminuer la masse dans son abdomen. Je ne sais pas comment elle a réagi à cette annonce. Elle a seulement la possibilité de se battre, et développer une attitude positive. Elle peut aussi refuser de prendre les traitements pour prolonger sa vie! Après, quelques semaines, le médecin lui offre des traitements de chimiothérapie aux trois semaines à la condition que son système immunitaire ne soit pas trop bas. Elle est toujours en phase 4. Elle se soumet bon gré, mal gré, aux traitements proposés pour prolonger sa vie et pour améliorer le pronostic... Ma vie ne sera plus la même, sans elle...

Quand les gens veulent savoir comment elle va, j'ai vraiment de la difficulté à m'exprimer et à retenir mes larmes. C'est avec des amis que je prends une attitude détendue, je réussis à créer une ambiance de calme et à prendre soin de moi. Le drame est arrivé, et mes pensées se bousculent dans ma tête, c'est l'impensable. Sur le moment, je ne pensais jamais que cet événement dramatique pouvait survenir et me toucher directement. J'essaie de ne pas trop paniquer, je me dis que ça ne se peut pas, que sa santé va prendre du mieux.

Elle doit être pleine de questions, comment ça va aller pour les jours à venir. Être capable de parler de ses émotions, de ses peines et de la douleur. Comment elle va être, dans le coma ou inconsciente, à l'heure de ses dernières minutes de vie.

Elle vit normalement, je la trouve très belle, elle me semble en paix avec son corps malade. Mais en-dedans cela doit être l'enfer, la peur, la peine, la souffrance, et la douleur. L'impact de la maladie d'un cancer sur sa famille, c'est une nouvelle étonnante, et tragique! La maladie est une chose insensée, irréaliste, notre capacité à entrevoir l'avenir, ça nous inquiète tous. Les causes du cancer sont multiples, c'est là que je trouve que la vie est courte et qu'on doit en profiter chaque jour. Néanmoins, c'est un combat qui s'engage. Le jeudi après-midi, le 10 novembre 2023, elle m'a demandé ce que je pensais si elle demandait l'aide à mourir, ma réponse fut que j'étais d'accord et que cela ferait longtemps que je l'aurais demandée. Alors je suis partie chez-moi, le lendemain matin mon téléphone sonne à 5 heures du matin, son mari m'annonce que ma fille est hospitalisée et que c'est la fin. Je me dirige vers Lévis, je suis arrivée à 5 h 45, elle est décédée à 5 h 30. Le 11 novembre le jour du Souvenir, elle a choisi sa journée pour ne pas être oubliée.

« Aimer une personne, c'est lui offrir le meilleur, mais avant tout, la conduire au meilleur de ce qu'elle est. Aider une personne, c'est seulement l'amener à se sentir bien, mais avant tout à croître ». Marie-Paule Ross.

On doit faire face à l'inconnu et à l'incertitude lorsque la maladie fait son œuvre. Je suis triste et découragée de perdre ma fille, mais je n'avais pas le choix d'accepter son départ.

La nouvelle m'a brisée dans mon intérieur, c'est comme si mes jambes étaient coupées. Je suis d'un certain âge, est-ce que cela change quelque chose? Non, nous savons tous qu'un jour on va quitter ce monde, mais on ne sait pas comment et quand, nous allons partir...Pour moi, ma fille fut exceptionnelle dans sa courte vie avec sa famille, et l'aide quelle m'a apportée dans mes choix de vie. Je veux faire confiance en l'avenir. Sa présence va me manquer, je sais que la vie va suivre son cours malgré tout.

On porte en notre cœur, ton souvenir, ta joie de vivre, ton amour et toutes les belles valeurs que tu nous as transmises au cours de ta courte vie. Si encore aujourd'hui, nos larmes ruissellent parfois sur nos joues, et que nos pleurs s'élèvent jusqu'à toi, reçois-les comme une grande preuve d'amour, et continue de veiller sur nous. Je voudrais remercier tous ceux et celles qui ont su lui apporter réconfort et soutien moral ! Ta famille et aussi à ceux qui vont me lire.

Louiselle Lagrange

L'ÉTOILE



Une étoile brille dans le ciel depuis un an.
Cette étoile ne s'éteindra jamais.
Cette étoile, c'est toi MAMAN.

En effet, le 22 juillet 2022 à 18 h 20, maman nous a quittés. Nous avons assisté à son dernier soupir.

Elle a connu 97 printemps, mais je pense vraiment que le cœur d'une mère n'a pas d'âge. Il laisse un grand vide.

Voici un court témoignage à sa cérémonie de la parole :

Tu as embelli notre demeure pendant toutes ces années.

La maison n'était jamais silencieuse, car tu avais une si belle conversation.

La maison regorgeait de vie, car tu adorais les plantes.

La maison était souriante, car ton sourire était radieux.

Te dire à quel point tu étais la lumière malgré les jours sombres ne s'explique pas juste avec des mots, mais avec des sentiments.

Nous aurions tant à te dire, mais tu connais nos silences qui révèlent tout notre amour.

Je tiens à te dire personnellement quand tu m'appelais MON SIMON, tu faisais mon bonheur. (beau-fils)

Repose-toi bien, maman Gertrude.

Ta famille
XXX

Yolande Saint-Hilaire